

CLEMENS LAMPING-SOUVENIRS D'ALGERIE

PREMIÈRE PARTIE

Premier livre

Koléa, sept. 1841

Enfin, cher ami, après bien des errances et maintes tribulations, je trouve à présent assez de loisir pour t'écrire. Et j'ai beaucoup, énormément, à te raconter. Dans ma vie, les événements se sont, au cours des derniers temps, amoncelés considérablement. Je peux te dire que les dangers et les souffrances encourus par le patient et splendide Ulysse, voire les faits immortels du valeureux Chevalier à la triste figure ne sont qu'enfantillages comparés aux miens.

Depuis le mois d'avril, c'est à peine si nous avons pu reprendre haleine. Une expédition, une razzia, suivait l'autre. Et c'est tout naturel que le nouveau gouverneur, Bugeaud, veuille montrer qu'il se trouve à la hauteur de son poste. Et si l'on avait pu reprocher à Valée, son prédécesseur, son indolence, on ne peut dénier à tout le moins, à celui-ci, une grande énergie et une activité sans repos. Il semble qu'il vise à combattre les Arabes avec leurs propres armes, en les assaillant sans cesse, en pillant et en mettant le feu. Nous avons effectué deux expéditions importantes. La première sur Taza, une forteresse d'Abd-el-Kader, à proximité du petit désert. Après avoir détruit cette place forte, nous sommes revenus par les *Portes de fer*. Nous avons été près de quatre semaines en chemin. Quelques jours plus tard, nous avons fait une seconde sortie afin de ravitailler Miliana et de dévaster la plaine du Chéelif en la mettant à feu et à sang. C'était l'époque où le blé, ici, atteint sa maturation.

Bien entendu, pour soustraire aux Bédouins tout moyen de subsistance, il nous a fallu leur enlever leurs troupeaux et incendier les blés. Par instant, la plaine entière ressemblait à une mer de feu.

1. Thomas-Robert Bugeaud de la Piconnerie (1784-1849). Nommé gouverneur de l'Algérie le 20 décembre 1840, le général Bugeaud arrive à Alger le 22 février 1841 (cf. Heim, *Geschichte der Kriege in Algerien*, KSnigsberg, Theile 1861, t. II, p. 90, et Maurice Wahl, *L'Algérie*, Paris, Baillière 1882, p. 136). Il le restera jusqu'en septembre 1847.

2. Sylvain-Charles Valée (1773-1840), général français, gouverneur de l'Algérie d'octobre 1838 à décembre 1840. C'est lui qui dirigea la prise d'assaut de Constantine en 1837.

3. Robert Ageron rapporte ces paroles de Bugeaud : «Il ne faut pas courir après les Arabes, disait-il, il faut les empêcher de semer, de récolter, de pâturer.» (*Histoire de l'Algérie ovntemporaine (1830-1976)*. Paris, PUF, 1977, 6e éd., pp. 15-16).

4. «Les premiers colons qui s'aventurèrent dans cette région [les hauts plateaux] lui donnèrent le nom de petit désert.» (Maurice Wahl, *L'Algérie*, Paris, Baillière 1882, p. 36).

14 CLEMENS LAMPING

A la suite de ces expéditions entreprises à la saison la plus chaude de l'année, toute notre colonne se trouva en si piteux état que le gouverneur se vit obligé d'accorder un court moment de répit aux troupes. A peine un tiers des soldats de notre régiment était encore apte au service, le reste étant soit mort, soit immobilisé dans les hôpitaux. Voilà pourquoi on nous a envoyés à Koléa pour que nous nous rétablissions tant bien que mal. Tu te feras une très bonne idée de nos quartiers de repos si je te dis que nous montons la garde un jour, que nous effectuons une reconnaissance de quelques heures le second, et que nous passons le troisième à creuser un fossé (une réplique de la muraille de Chine) destiné à assurer la protection de la plaine de la Mitidja contre les incursions des Hadjoutes. Au reste, je puis te dire que nous trouvons cette vie très agréable, nous sentant ici aussi bien que dans le giron d'Abraham. Il est vrai qu'il fut un temps où cette vie ne m'aurait guère convenu, tout étant relatif en ce meilleur des mondes.

Koléa est une vraie ville arabe, située sur le versant sud-est des monts du Sahel. Elle se blottit gracieusement dans une vallée transversale alimentée par d'abondantes sources.

Nous ne sommes qu'à 12 heures d'Alger et à environ 3 de la mer. Cette proximité de la Méditerranée rend le climat de cette région particulièrement sain. L'air marin domine encore ici, de sorte que, même en cette saison, nous ne souffrons pas trop des fortes chaleurs.

A nos pieds s'étend la vaste plaine de la Mitidja, bordée par les montagnes bleues du petit Atlas. Nous sommes cantonnés à l'extérieur de la ville, dans un camp retranché perché sur une petite colline dominant la cité. Bien évidemment, nous occupons toutes les portes de la ville et la grand-place.

Mon temps libre, qui m'est octroyé au compte-gouttes, je le passe habituellement à vagabonder par la ville.

Les habitants de Koléa sont de véritables descendants des Maures, chez lesquels on rencontre partout encore les traces d'une antique civilisation disparue. Il ne faut pas les confondre avec les Bédouins et les Kabyles qui ont toujours été, et qui sont encore, tout en bas de l'échelle de la civilisation. Nulle part ailleurs je n'ai rencontré des Arabes aussi aimables et aussi humains qu'à Koléa, pas même à Alger ou à Oran, où leur commerce avec les Français a engendré la cupidité et où leurs moeurs ont perdu de leur simplicité. Une autre particularité réside dans le fait que la langue espagnole, quoique très corrompue, s'est conservée dans toutes les villes du littoral, preuve qu'elles ont entretenu de tout temps quelque relation avec l'Espagne, bien que de manière qui allait contre leur gré, comme sous

1. Il s'agit du fossé Berthois, du nom du général du génie qui avait dirigé les travaux. «Ce fossé avait le désavantage de paraître tracer une limite à notre occupation, par conséquent, d'encourager les Arabes et de décourager les colons». (Du Barail, *Mes souvenirs*, Paris, Plon. 1894, t. 1, p. 86).

15 SOUVENIRS D'ALGÉRIE

Charles Quint qui conquiert une bonne partie des régions côtières.

Pour moi, ceci est doublement agréable, car je puis m'entretenir ainsi avec les habitants. Mais il n'est pas si commode d'entrer en conversation avec un Arabe, car il est, par nature, taciturne et réservé vis-à-vis des étrangers.

Il faut d'abord l'apprivoiser. Comme je passe la plupart de mon temps dans les cafés arabes, où les notables et les gens élégants de Koléa viennent se rassembler, je compte déjà quelques connaissances parmi eux. Je me suis acquis leur bienveillance apparente en prêtant une oreille attentive et sérieuse à leur chanteur et à leur conteur de fables (car il n'en fait défaut dans aucun café honnête).

Le scribe du *hakem* (le magistrat le plus important) est devenu mon ami. C'est un homme qui possède une vaste culture et, chez nous, on lui donnerait le titre de sous-secrétaire. Il sait le Coran entier par cœur et connaît nombre de poèmes persans.

Comme toute personne vraiment intelligente, il est très modeste. Il déplore que son savoir soit si peu étendu et étudie avec grand intérêt les us et coutumes européens. A plusieurs reprises, j'ai eu le plaisir de voir mon ami Ben Yusuf (car c'est ainsi qu'il s'appelle) attelé à sa tâche de secrétaire, et ce, le vendredi, qui est, chez les Arabes, jour férié, jour de marché et jour ouvrable du tribunal. Ce jour-là, le *hakem* prend place sur l'esplanade publique, devant le grand café, et rend la justice. Debout, à sa droite, se tient le secrétaire qui note les jugements rendus, et à sa gauche, le bourreau qui exécute la sentence sur le champ. Après avoir entendu les partis, le *hakem* prononce son verdict. Habituellement, il ordonne quelque cinquante à cent coups sur la plante des pieds et, parfois aussi, il requiert la peine de mort, celle-ci cependant, pour des crimes politiques uniquement, tels que la haute trahison. S'agit-il d'un de ces cas douteux, il fait administrer quelques coups sur la plante des pieds des deux plaideurs, et confisque l'objet en litige (un mouton ou un âne). Le processus s'apparente tout à fait au mode pratiqué en Europe, s'en distinguant avantagusement par son efficace brièveté.

Si l'un des plaignants s'autorise trop de détours, le *hakem* somme son huissier: «Donne à ce jaule-là (camarade, car tout Arabe appelle autrui camarade) 30 coups sur les pieds pour qu'il ne m'embrouille plus avec ses discours subtiles.» Tu vois, cher ami, que les frais d'avocat ne seront pas très élevés ici.

Koléa jouit d'une grande vénération parmi les Arabes, car c'est là qu'on trouve le «tombeau familial» d'Abd-el-Kader, dans lequel reposent plusieurs membres de sa famille.

Les Français respectent le mausolée et, en contrepartie, Abd-et-Kader se serait engagé à n'attaquer jamais cette ville et la région.

Le *hakem* appartient à la famille de l'Émir. C'est un homme très riche. Il porte un yatagan dont le fourreau et la poignée sont en or pur, et il

16 CLEMENS LAMPING

monte les plus beaux chevaux que j'aie jamais vus. Il représente l'idéal du noble Arabe, terrifiant à l'égard de ses ennemis, tout hospitalier et géréreux vis-à-vis de ses amis et surtout charitable envers les pauvres. Je l'ai vu, les jours de jeûne, quand il n'est permis aux musulmans de se restaurer qu'après le coucher du soleil, rassembler chaque soir devant sa porte vingt mendiants et leur apporter de quoi se nourrir, et les servir, aidé en cela par ses trois fils adultes.

Les mendiants mangèrent très déceimment leur couscous (une bouillie d'orge) accompagné de morceaux d'agneau cuit, et, quand ils furent rassasiés, ils baisèrent le *hakem* sur les épaules et sur les joues, puis s'éloignèrent.

Le caractère des Arabes réunit souvent les vertus les plus contradictoires, dureté et douceur, cruauté et magnanimité, avarice et générosité. Il faut se garder de les maudire en bloc. Ce n'est pas en ayant recours à notre échelle de valeurs européennes et chrétiennes que nous pouvons les juger.

Il y a quelques jours, la période du carême des musulmans a commencé, qui dure quarante jours. Pendant tout ce temps, il n'est pas permis aux Arabes d'absorber quoi que ce soit de toute la journée, et le Prophète les a enjoins en particulier d'exécuter nombre de prières et de faire l'aumône. L'arabe fait preuve d'une grande rigidité dans la pratique de ses devoirs religieux.

Du haut de la tour de la mosquée, le *muezzin* (prêtre) appelle à haute voix, trois fois par jour, au lever et au coucher du soleil, et à midi, les fidèles à la prière.

Dès que l'Arabe entend l'appel du muezzin, il s'agenouille, où qu'il se trouve, porte son front contre terre, se relève et étend ses bras vers le ciel, le visage tourné vers La Mecque. Dans son ample manteau blanc (*burnous*), avec sa longue barbe, il a quelque chose d'un patriarche, quelque chose qui inspire le respect. Ainsi Abraham, Isaac et Jacob durent invoquer leur dieu. L'Arabe ne se scandalise aucunement de faire sa prière en présence de la foule. Il ignore la fausse pudeur et la feinte dévotion de l'Européen.

La plupart des mahométans portent un chapelet dont ils égrènent les grains en psalmodiant des versets du Coran. En général, un grand peigne en étain y est attaché avec lequel ils lissent leur barbe, d'un geste solennel et grave, pendant la prière. Cela fait sur nous une impression très comique, mais le musulman n'y voit rien d'anormal, la purification corporelle, telle que se peigner et se laver, étant pour lui un acte religieux.

Quant à la superstition, ils ne nous le cèdent en rien. Ainsi ont-ils coutume de mettre autour du col de leurs chevaux préférés une amulette (quelques versets du Coran cousus dans un sachet en cuir) afin de les protéger contre le mauvais sort.

Dans la mort, l'Arabe est admirable et grand. Et j'en ai vu mourir ! Pas

17 SOUVENIRS D'ALGÉRIE

un qui eût supplié qu'on l'épargnât, ou qui eût gémi indignement. Quand son heure est venue, il recommande son âme à Mahomet et trépassé. Ils n'ont de médecins que pour les maladies extérieures et les fièvres résultant du climat. Si quelqu'un est atteint d'un trouble intérieur ou d'une faiblesse due à l'âge, sa famille l'abandonne simplement à son destin, personne ne s'en occupe plus.

Ainsi ai-je vu, il y a quelques jours, un Arabe mourir sur le pas de sa porte. Il avait déjà passé quelques jours allongé là, son burnous rabattu sur sa tête. Quand il sentit venir sa fin, il s'écria: «Mahomet! Mahomet!», et s'éteignit.

Les enterrements se font presque de la même manière que chez nous. Quatre personnes portent le défunt enveloppé dans son manteau, laissant le visage à découvert. L'officiant, qui précède le convoi funèbre, entonne un chant, et le cortège lui répond en chœur. Mais leur chant est joyeux, leur pas rapide, car le défunt a triomphé des labeurs et des peines de la vie.

A présent, il repose en Paradis, assis près d'une source ombragée, servi par des femmes dont la beauté jamais ne passe.

Après que le linceul a été déposé dans la tombe, celle-ci est soigneusement maçonnée, pour que les chacals et les hyènes ne déterrent pas le mort. Alors, tous les assistants s'assoient autour du tombeau et prient, et l'un des parents distribue à chacun un morceau de pain et un fruit.

A dire vrai, le beau sexe ici n'est pas beau, du moins, pas à mon goût. Bien que l'on ne puisse contester que les femmes arabes possèdent des formes avantageuses et un visage régulièrement proportionné, il leur manque l'essence propre de la beauté, une âme et une expression individuelle. Elles se ressemblent toutes. Leur face n'exprime que deux passions: l'amour et la haine. Toutes les nuances plus subtiles font défaut. Et comment serait-il possible qu'elles développent leur esprit et leur corps, puisqu'elles passent le meilleur de leur vie assises en tailleur à moudre le grain sur une pierre ou à sommeiller ?

Les femmes mariées n'apparaissent que rarement hors de la maison, et alors, toujours voilées. Par contre, chaque matin, dès le lever du soleil, on voit les jeunes filles auprès de la fontaine située devant la Porte de la Ville, où elles se rassemblent, leur cruche en terre cuite sur l'épaule, qui viennent puiser l'eau pour les besoins de la journée. C'est une vraie scène d'Orient, cher ami! Rappelle-toi Rébecca à la fontaine, qui venait chercher de l'eau pour les troupeaux de son père.

Si tu demandes de l'eau (alma, c'est le mot pour dire «eau») à une fille de la ville, elle te donne sa cruche en acquiesçant gentiment d'un signe de la tête. Mais après que tu as bu, elle jette l'eau qui reste, et emplit sa

18 CLEMENS LAMPING

cruche de nouveau, car les lèvres d'un infidèle l'ont souillée.

Les femmes arabes portent un vêtement en laine blanche, serré sous la poitrine par une ceinture. Un foulard blanc encadre le visage. Comme bijou, elles portent habituellement des anneaux aux oreilles et aux chevilles de leurs pieds qui vont toujours nus. Il faut concéder que ceci est une façon jolie d'attirer l'attention sur la beauté de leurs pieds (qui sont, ma foi, très beaux). Les anneaux des femmes de la classe inférieure sont en argent, ceux de la classe supérieure (car il y a ici, comme partout ailleurs, des grands et des petits), en revanche, en or.

Il y a quelques jours, mon ami Ben Yusuf m'invita à l'accompagner à sa demeure. Bien sûr, je saisis avec joie l'occasion de le voir au sein de son ménage.

Il frappa à la porte (car toutes les maisons des Arabes sont fermées nuit et jour), et bientôt apparut une femme qui demanda qui était là. Ben Yusuf répondit et la porte s'ouvrit. Lorsque la femme m'aperçut aux côtés de son mari, elle se voila rapidement le visage et voulut fuir, mais mon ami lui intima de rester. C'était son épouse. Il en avait encore deux, assises en tailleur dans la cour. L'une moulait des grains sur une pierre, l'autre était occupée à peigner un enfant de 5 ou 6 ans. Je leur aurais donné à chacune au moins quarante ans, si Ben Yusuf ne m'avait affirmé que pas une ne comptait plus de vingt-cinq années. Leurs traits et leurs formes étaient flétris, fanés, seuls les yeux exprimaient encore une flamme intérieure. Ici, dès qu'elles atteignent leurs vingt ans, les femmes commencent à s'étioler et, à trente ans, ce sont de vieilles matrones.

Ici, tout paraissait vivre en parfaite harmonie. Les femmes se comportaient de la façon la plus aimable, voire la plus soumise, envers leur maître et époux. On en finirait par penser qu'il est plus aisé de tenir une maison avec trois femmes qu'avec une seule. Peut-être la même maxime vaut-elle en amour aussi bien qu'en politique, qui dit: «Diviser pour régner.» Mais je dois avouer que je n'envie guère à messieurs les musulmans ce triste bonheur, et eux-mêmes ne semblent pas en tirer grande satisfaction.

Ici, la femme est esclave. De ces hommages chevaleresques que les Maures d'Espagne rendaient à leurs femmes, il rien reste plus traces que dans les chants et la poésie arabes.

Jusqu'à leur septième année, les enfants sont élevés par les femmes. Puis on donne aux garçons un burnous et un petit cheval, et, à partir de ce moment, ils ne sont plus autorisés à prendre leurs repas avec les femmes. Et, en l'absence de son père, c'est le garçon qui a le commandement dans la maison, même sur sa mère.

Les mariages se concluent de manière très simple. L'Arabe prend avec lui une certaine somme d'argent, ou tout autre objet de valeur, se rend auprès du premier venu et lui dit: «jaule, j'ai ouï dire que tu as une fille

19 SOUVENIRS D'ALGÉRIE

à marier. Veux-tu me la donner pour femme ? Voilà la dot.» Si cela convient à l'autre, celui-ci répond: «Oui, emmène-là», et le mariage est conclu. Le père doit cependant répondre de la virginité de la fille. Si l'époux constate le contraire, il ramène la jeune fille le jour suivant, demandant qu'on lui restitue la dot.

Hier, nous avons fait une reconnaissance des plus intéressantes dont je me souviens. Habituellement, de telles expéditions durent plusieurs heures et ont pour but de nettoyer des Hadjoutes les lignes de blockhaus environnants et les jardins de la ville. Les Hadjoutes résident dans les monts du Sahel, à l'ouest de Koléa, et sont tenus pour la racaille la plus voleuse de toute l'Afrique. Ce sont ceux-là mêmes qui, le 1^{er} mai de cette année, ont tranché la tête à près de 40 hommes de notre régiment du côté de Dely Ibrahim.

Nous nous mîmes en marche dès avant l'aube, descendant tout d'abord vers la Mitidja. Je faisais partie d'un détachement latéral d'une douzaine de camarades, afin d'inspecter les taillis qui recouvrent toute la région. Nous devions probablement suivre un sentier emprunté par les bêtes fauves, car l'homme s'égare rarement par ici. Tout à coup, nous arrivons à une clairière d'environ trente pas au carré. Débouchant des buissons, nous tombons sur une grande panthère qui se trouvait à vingt pas de nous. Elle nous regarde d'un air étonné et mécontent, comme si elle voulait nous dire: «Qu'est-ce que vous venez faire sur mon territoire ?»

Cependant, nous employâmes la loi du plus fort. Quelques-uns mirent instinctivement leurs armes en joue et firent feu sur l'animal. D'un bond, la panthère disparut dans les fourrés. Elle aura sans doute reçu quelques balles, mais si sa partie vulnérable, la tête, n'est pas atteinte, elle ne ressent rien du tout. Ces fauves, principalement les hyènes et les chacals, se rencontrent fréquemment dans la région. On le constate aux nombreuses peaux que les Arabes portent presque quotidiennement au marché et qu'ils vendent pour une bouchée de pain.

Les peaux de tigre et de panthère sont les ornements principaux des chefs de tribu. On les attache, tête comprise (car tête et gueule font partie de la peau) au troussequin de la selle, de sorte que la fourrure est ballottée de-ci, de-là, au gré des mouvements du cheval. Vu de loin, on a l'impression qu'une de ces bêtes s'est jetée sur le cavalier.

Mais revenons à la reconnaissance.

Lorsque nous approchâmes de la plaine, nous nous orientâmes vers l'ouest pour prendre la vallée transversale dans laquelle est située Koléa. Là, où l'eau jamais ne manque, une grande fertilité règne. Nous fîmes

20 CLEMENS LAMPING

heureusement surpris de cette végétation luxuriante et gigantesque. On rencontre des aloès en fleurs, atteignant 20 pieds de haut, et une variété de roseau aussi élevé qu'une maison de taille moyenne. De là, nous nous dirigeâmes vers le fossé chinois, qui est presque terminé, le laissant derrière nous pour gagner la crête du versant montagneux d'où l'on aperçoit la mer. Il y avait là quantité d'arbres qui portaient parfois des fruits mûrs ; les grenades et les figues surtout étaient très belles. Le commandant nous fit faire halte à cet endroit. Une fois les mesures de précaution prises, il fut permis aux soldats de cueillir des fruits, et tout le monde s'éparpilla dans les jardins pour remplir capotes et mouchoirs. Après avoir récolté quelques grenades, je m'installai à l'ombre d'un grenadier et laissai promener mon regard sur la mer. Sur l'immensité bleue, je distinguai nettement un navire, la proue dressée cap vers l'Europe. Un vent favorable gonflait sa voilure. Instinctivement, je me dis en moi-même: «Si seulement tu pouvais être sur ce vaisseau rapide qui vogue vers la patrie !» Tu penseras, cher ami «Cela ressemble tout à fait au mal du pays.» Et pourquoi pas, alors ? Pourquoi devrais-je rougir de ce sentiment? Même Ulysse, le plus sage des mortels, n'avait pas honte de pleurer tout haut le foyer paternel, sa femme et son enfant. Pourquoi n'aurais-je pas le droit, moi, le plus sot de tous, d'avouer à voix basse qu'il y a des moments dans la vie où je suis pris de nostalgie en pensant aux miens ? Et puis, de tout ce qu'il y a à voir en Algérie, j'ai pratiquement tout vu. L'avenir ne peut me réserver que du déjà vu. Comme j'étais sur le point de me tenir ce touchant monologue - tu sais que j'ai toujours été enclin au monologue - des coups de feu et des cris «Aux armes ! Aux armes !» me tirèrent brutalement de ma rêverie. Nous courûmes tous à nos armes et, en un tournemain, nous étions prêts. Mais cela avait été beaucoup de tapage pour rien. Quelque vingt Hadjoutes, qui s'étaient cachés derrière une proche colline, avaient tiré sur les gardes, et ceux-ci avaient cru à une meute plus importante. Dès que nous nous montrâmes, les Hadjoutes prirent la poudre d'escampette, talonnés par un escadron de cavalerie que nous avions avec nous et qui se mit à leur poursuite sans cependant en capturer un seul. Malheureusement, c'en était fait de mon monologue et des belles grenades que j'avais dû jeter dans le feu de l'action. Vers neuf heures, tout juste avant la chaleur accablante, nous arrivâmes à Koléa. Troupeaux et vergers représentent la seule richesse des indigènes. A perte de vue, on ne rencontre que les plus beaux arbres. Les figues et les grenades sont justement en train de mûrir et nous nous en gavons. Je dis nous, car nous vivons en quasi-communauté de biens avec les Arabes. Le soldat et le mendiant sont des communistes nés, bien que cette sorte de communisme ne semble pas tout à fait convenir aux Arabes: à

21 SOUVENIRS D'ALGÉRIE

plusieurs reprises déjà, des soldats ont disparu, qu'on a retrouvés plus tard dans les jardins, mais sans tête.

Outre que se nourrir de fruits puisse devenir dangereux pour la tête, il est aussi néfaste pour l'estomac d'en consommer trop. Il faut surtout se méfier des figues. On est pris d'une soif insupportable après en avoir mangé, et si l'on boit pour l'étancher, on se voit irrémédiablement livré à la fièvre et à la diarrhée. Les figuiers portent des fruits trois fois l'année. Pas très loin de la ville, on trouve beaucoup de laurier sauvage. Il atteint une hauteur appréciable, et je puis te dire, cher ami, que je n'ai pas seulement goûté les feuilles du laurier, j'en ai aussi dégusté les baies. Elles ont à peu près la forme de fraises et sont très sucrées. Singulièrement, lorsque je vois du laurier, je dois penser à certain Romain, enveloppé de sa toge d'empereur, portant une couronne de laurier sur son crâne chauve. Il fut un temps où j'eus donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour une seule feuille de cette couronne. A présent, je commence à me rendre à l'évidence : lorsque l'on n'est pas empereur, mais caporal des Voltigeurs, le laurier ne sert à quelque chose de bon que dans la soupe.

Le café est le point de rencontre de tout Arabe qui possède quelque culture et aisance. Il lui tient lieu de théâtre, de concert, de salle de danse et de salon. Il y passe presque la journée entière, souvent jusqu'à minuit passé. Comme presque toutes les maisons des contrées méditerranéennes, le café comprend une cour carrée et spacieuse, pavée en pierre blanche, agrémentée d'une fontaine en son milieu.

Une rangée de colonnes superposées entoure la cour, supportant les chambres de femmes, car toutes les pièces donnent sur la cour. De l'extérieur, on ne voit que de hauts murs rébarbatifs, l'Arabe n'aimant pas que des yeux indiscrets pénètrent dans l'intimité sacro-sainte de sa maison.

Afin de retenir les rayons du soleil, on fait généralement grimper de la vigne ou du lierre, ombrageant ainsi tout l'intérieur de la cour.

Là, sous les arcades, les enfants d'Ismaël aiment à venir s'asseoir sur s l'an, mais en général, la première récolte ne vaut pas grand chose. Les indigènes ramassent ces premiers fruits et les pressent en leur donnant la forme de gros pains. Séchées, les figues sont un aliment très sain, et, tout au long de l'année, c'est un des mets préférés des Arabes. La grenade est un fruit délicieux et moins nocif. Les oranges donnent un jus dépuratif et sain. On peut facilement en manger une vingtaine par jour.

Malheureusement, elles ne sont pas encore assez mûres, ne commençant à être comestibles qu'en novembre.

1. Soldats de petite taille formant une compagnie d'élite.

22 CLEMENS LAMPING

des tapis moelleux, les pieds nus baignant dans l'eau qui déborde de la fontaine et s'écoule sur le sol dallé.

Là, les Arabes sirotent café et sorbets, absorbent chants et contes. Ça leur donne un avant-goût du Paradis.

Le café n'est pas mauvais du tout, mis à part qu'il faut le prendre noir, et que les Arabes ont la fâcheuse habitude de considérer que plus le café est épais, plus il est bon. Avant de te servir ta tasse, le garçon tourne le café avec un petit roseau pour que le marc remonte bien à la surface.

L'Arabe est un fervent admirateur de musique et de poésie, c'est pourquoi, dans un café, ni chanteur ni conteur ne doivent faire défaut.

Leur chant est monotone, accompagné, tout comme en Andalousie, d'une mandoline I. Koléa possède le chanteur-conteur le plus célèbre d'Afrique. Sa voix harmonieuse l'a rendu si fameux qu'on le qualifie de second Hafiz, Hafiz, ce poète persan dont la légende raconte qu'il possédait une voix si suave qu'il entra un jour en lice avec le rossignol. Ce dernier, se sentant vaincu par le poète, mourut de douleur et de jalousie.

Je dois avouer que sa renommée ne rapporte pas grand chose quant à sa personne. Il s'appelle Sofi. A l'âge de treize ans, il eut le malheur de perdre une jambe à la suite d'un engagement contre les Hadjoutes. Depuis lors, il s'adonne entièrement au chant et à la poésie. Je n'ai jamais rencontré d'Arabe qui possédât une expression de visage si noble, dont la physionomie reflétait si purement les mouvements de l'âme. En général, il ne vient au café qu'une fois le soleil couché. Aussitôt qu'il s'est installé par terre, tous les Arabes s'assoient en demi-cercle près de lui, le sommant du regard.

Après avoir égrené quelques accords de mandoline, il se mit à chanter la romance des hauts faits des rois maures et leur décadence. Ce fut le même texte toujours, toujours la même mélodie, sauf qu'il chantait parfois plus haut, parfois plus bas. L'on pourrait croire qu'à la longue la monotonie fatigue. Il n'en est pas ainsi. Plus on écoute, plus on se sent pris par le chant.

Tout d'abord, il chanta la conquête de l'Espagne, la bataille de Xérès et la mort du roi Roderic . Puis il pinça avec violence les cordes de son instrument et chanta les victoires d'Abd-er-Rahman et la gloire et la grandeur de Cordoue, et les yeux de son public resplendissaient.

Peu à peu, les accords se firent plus doux, sa voix plus plaintive, et il chanta la mort des Abencérages et l'humiliante fuite de Boabdil, du

1. Lamping emploie toujours «mandoline» pour désigner soit la guitare, soit le luth arabe.

2. Ou aussi Ecija, Jerès, aujourd'hui Jérez de la Frontera. La bataille entre les Wisigoths, conduits par Roderic, et les Maures, eut lieu le 29 juillet 711 dans les environs de Jérez. A la tête de ces derniers se trouvait Târik ihn Ziyâd.

3. Abandonné par ses troupes, le roi Roderic périt à la bataille de Xérès, et la conquête de la péninsule ibérique par les Musulmans commença.

4. Lamping écrit Abd-el-Rahhman. En 731, Abd-er-Rahman Al-Ghafiq devint Émir d'Espagne. Il trouva la mort à la bataille de Poitiers en 732.

23 SOUVENIRS D'ALGÉRIE

dernier roi de Grenade . Sa mandoline se tut, les arabes laissèrent tomber leur tête sur leur poitrine, les pipes échappèrent de leurs mains. La douleur authentique de ces Maures s'était également emparée de mon être. Je dis à mon ami Ben Yusuf, qui était assis à mes côtés, que j'avais vu le théâtre de leur antique grandeur, le palais de leurs rois, l'Alhambra et la mosquée de Cordoue, la Kaaba de l'Occident.

A peine mon ami eut-il raconté la chose à l'assistance que tous se pressèrent autour de moi, me priant de leur en faire narration. Et c'est ainsi que je devins, moi aussi, sans le vouloir, conteur. Par le truchement de Ben Yusuf, je leur décrivis brièvement la grandeur et la beauté de la mosquée de Cordoue, de ses 1300 piliers ² et des tombeaux des rois. Je leur parlai de l'Alhambra, des lions en marbre qui gardent les portes du palais ³, de la salle somptueuse dans laquelle les Abencérages aimaient à célébrer leurs festins, et où ils furent assassinés dans un guet-apens ⁴ . Je leur dis que je vis, sur le sol mosaïqué et luisant, jusqu'aux traces de leur noble sang que même le temps tout puissant n'était pas parvenu à effacer ⁵. Bouleversés par le destin tragique de leur race de héros, les Arabes couvrirent leur face de leur vêtement. «Jeune homme», dit le *hakem* en me

1. «Grenade restait le dernier refuge de l'Islam en Andalousie. Son occupation par les Chrétiens serait couronnement de leurs luttes séculaires, la réussite définitive de leur «conquête», le point final de la présence de l'Islam.» (Amar Dhina, *Grands tournants de l'Histoire de l'Islam*, Alger, Sned, 1978, p.156). Grenade se rendit le 4 janvier 1492. Pour aussi «humiliante» que fut la prise de Grenade, Boabdil, et sa cour, put, selon les conditions de la reddition, se retirer dans des domaines à lui alloués par Ferdinand. Ferdinand lui racheta ces biens et Boabdil s'installa au Maroc, chez son parent le roi de Fez.

2. On compte actuellement 860 piliers dans la mosquée de Cordoue!

3. Lamping fait allusion à la fameuse Cour des Lions, sur laquelle donne la salle des Deux Soeurs et la salle des Abencérages.

4. Abul-Hassan, le père de Boabdil, avait pour favorite Isabelle de Solis, une Espagnole. Jalouse, sa cousine et épouse, la sultane Aïcha, soutenue par les Zégris, complota contre Isabelle, soutenue de son côté par les Beni Serradj (les Abencérages). Boabdil (ou Abu Abdallah), ayant chassé son père du trône, prit sa place. Il haïssait les Beni Serradj et chercha à se venger d'eux. Selon la légende, vers 1482, Boabdil, pour se débarrasser des Beni Serradj, les aurait invités à la forteresse de l'Alhambra et fait assassiner. Chateaubriand s'en tient à cette version dans *Les Aventures du dernier Abencérage* (1826). Boabdil, surnommé *et rey chico* (le jeune roi, le petit roi) pour le distinguer de son oncle Abu Abdallah as-Sâghir, aurait été confondu avec Mohamed V (1354-1391), surnommé également as-Sâghir (le jeune, le petit), qui monta sur le trône après avoir fait massacrer les chefs de la tribu des Beni Serradj J. Ôstrup, *Die Mauren and Marokko*, Berlin, Gafion s. d. [1928], p. 188).

5. La légende rapporte que le sang des Beni Serradj coula jusque dans la Cour des Lions. «De l'autre côté de la Cour des Lions se trouve la Salle des Abencérages, du nom des vaillants chevaliers de cette illustre maison, qui y furent traîtreusement assassinés. Certains dénie tout fondement à cette histoire, mais notre humble Mateo nous désigne le portillon par lequel - dit-on - ils furent introduits un par un, et la fontaine de marbre blanc au centre de la salle où ils furent décapités. Ils [sic!] nous montra également de larges taches rougeâtres sur le sol: c'étaient les traces de leur sang qui, selon la croyance populaire, étaient ineffaçables.» (Washington Irving, *Contes de l'Alhambra*. Léon, Everest, 1978, 4ème éd., pp. 28-29. L'édition originale anglaise et la première traduction en allemand parurent en 1832. Il est probable que Clemens Lamping en prit connaissance).

24 CLEMENS LAMPING

baisant le front, «Rends grâce au Prophète de t'avoir permis de contempler tous ces miracles.»

Quelque temps après, le *hakem* reprit: «Ami, Sofi, ne saurais-tu point une belle histoire qui divertît un peu ces camarades-là qui laissent encore pendre leur tête de tristesse?» Et Sofi, sans plus se faire prier, se mit à conter la fable qui suit

«Bien au-delà de Miliana, sur les bords de la Mina, vivait jadis un Émir qu'Allah avait pourvu de tous les biens terrestres. Sa conduite était juste et irréprochable. Il donnait le quart de sa fortune aux déshérités, et l'heure de la prière lui était plus chère que l'heure du repas. Cet Émir, qui se nommait Aboubekr, possédait un cheval qu'il aimait par-dessus tout. C'était une jument blanche, d'un blanc immaculé. Elle galopait plus vite que le vent du désert. Elle pouvait cavalier trois jours durant sans boire une seule goutte d'eau. Certain soir, avant le coucher du soleil, l'Émir faisait la toilette de son cheval chéri au bord d'un ruisseau. Il lui lavait l'encolure et les flancs en lui adressant les louanges les plus tendres. La bête le regardait de ses yeux intelligents et fidèles, comme si elle comprenait tout à fait son maître. C'est alors que le muezzin, du haut de sa tour, appela les fidèles à la prière. Mais Aboubekr ne l'entendit pas. Et lorsque le soleil disparut derrière les sommets des monts de l'Atlas, l'Émir s'aperçut qu'il avait manqué l'heure de la prière. Empli de désespoir, il se jeta sur le sol, s'écriant: «Malheur de moi! Seigneur! Je T'ai oublié par la faute de la créature. Aie pitié de moi, et daigne accepter cette offrande en signe de ma repentance.» A ces mots, il saisit son poignard dont il transperce la poitrine du cheval qui s'affaisse et meurt en gémissant. L'esprit en deuil, mais conscient de sa rectitude, Aboubekr rentra dans sa demeure, s'enveloppa dans son burnous et s'endormit. Alors Allah lui apparut en rêve et lui dit : «Aboubekr ! J'ai lu dans ton cœur, et j'ai vu que tu te conduis bien envers moi. Ce n'est pas le sacrifice des justes que je désire, mais leurs bonnes actions, car je suis le Clément. Lève-toi, ton cheval est en vie.» Plein de joie, l'Émir se leva et courut au dehors. Sa jument était là, sa préférée, qui hennissait amicalement vers lui. Se jetant sur le sol, le front dans la poussière, l'Émir s'écria: «Allah! Ta sagesse ne connaît pas de limites, mais Ta pitié surpasse encore Ta sagesse.»

Adieu ! Dans le courant de la semaine prochaine, notre régiment va se rendre à Alger pour s'embarquer vers Mostaganem ou Oran. Je te joins le court récit de mes aventures, depuis le jour de mon arrivée en Afrique jusqu'à présent.